

BOOKS

Carmen Andrei, *Réflexions sur l'identité, la culture et la littérature belges*, Paris, L'Harmattan, coll. « Des Hauts et Débats », 2022, 259 p.



DesHauts&Débats

L'Harmattan

Dans *Réflexions sur l'identité, la culture et la littérature belges*, Carmen Andrei, professeure à l'Université « Dunărea de Jos » de Galați, explore la singularité d'une littérature belge qui, loin de souffrir de sa position périphérique, en tire au contraire une force féconde. L'ouvrage constitue une synthèse de plusieurs années de recherches, réunissant des textes déjà publiés ou présentés lors de colloques, ici révisés et, pour certains, substantiellement remaniés. L'ensemble s'articule autour de la question identitaire, envisagée dans ses rapports à la culture et à la production littéraire belge.

Organisé en six parties, le volume s'ouvre sur un chapitre introductif intitulé « Prolégomènes aux questionnements identitaires dans la culture de la Belgique ». S'appuyant sur les travaux de Benoît Denis et Jean-Marie Klinkenberg, Carmen Andrei y propose une lecture

synthétique de l'évolution de la littérature belge de langue française, articulée autour d'une périodisation tripartite qui met en lumière la relation ambivalente qu'entretiennent les écrivains belges avec le centre parisien – une relation oscillant entre dénégation et intégration.

Les débuts de la littérature française de Belgique sont ainsi marqués par un malaise linguistique, perceptible notamment chez des écrivains issus de familles d'origine



mixte, qui doivent concilier un héritage culturel flamand avec l'usage du français, langue de l'enseignement, de l'administration et de l'élite sociale. Cette première phase, qualifiée de centrifuge (1830-1920), se caractérise par les premiers signes de rejet de l'hégémonie culturelle française et les tentatives d'affirmation d'une identité propre. C'est dans le métissage culturel que se dessinent les traits d'une originalité belge, les auteurs cherchant à inventer « une langue personnelle, un univers à part où se nouent rêves, légendes, mythes, hantises, désarrois, émotions » (p. 14).

La période suivante, s'étendant des années 1920 aux années 1960/70, correspond à une phase centripète, marquée par des rapports plus ambivalents avec Paris. Tandis que certains auteurs, tel Henri Michaux, optent pour un exil volontaire à Paris et une quête de pureté linguistique, d'autres, comme Franz Hellens, revendiquent une littérature française de Belgique originale, affranchie de tout complexe d'infériorité.

La troisième phase, dialectique, s'amorce dans les années 1970 avec l'apparition du concept de « belgitude », qui célèbre la diversité culturelle et linguistique belge. Carmen Andrei explore les diverses postures identitaires chez des auteurs tels Pierre Mertens, Jacques De Decker, Hugo Claus ou Marc Quaghebeur.

Dans la deuxième partie de son ouvrage, « Des origines au naturalisme », Carmen Andrei s'attache à deux figures fondatrices du roman belge : Charles De Coster et Camille Lemonnier. Dans une lecture approfondie, l'autrice met en lumière l'originalité de la *Légende d'Ulenspiegel*, une œuvre singulière dans l'histoire de la littérature française. Elle en souligne la richesse formelle et thématique, qualifiant ce texte de « fresque nationale » qui mêle roman historique, récit légendaire et roman réaliste. Représentative de la phase centrifuge, l'œuvre de De Coster constitue une transition entre la sensibilité romantique et les esthétiques modernes.

Camille Lemonnier, surnommé le « Zola belge » est abordé à travers ses romans *Un Mâle* et *L'Hallali*. Carmen Andrei s'attarde sur les notions de souveraineté et de transgression dans la construction des protagonistes masculins : le braconnier Cachaprès et le baron Gaspar de Quevauquant. Ces deux figures incarnent le credo du romancier, pour qui la littérature doit « glorifier un Dieu de la joie et de la force, non un Dieu du renoncement et de la tristesse » (p. 56). Le braconnier Cachaprès est décrit comme un être primitif, en parfaite communion avec la nature et profondément en rupture avec les normes sociales.

Sa transgression est vitale, instinctive, presque sacrée. À l'inverse, celle du baron Quevauquant s'inscrit dans un affrontement tragique entre le père, chasseur brutal, dominateur et destructeur, et son fils Jean-Norbert, porteur d'une vision opposée. À travers ces personnages, Lemonnier interroge la modernité et les tensions entre nature, culture, pouvoir et humanité.

La question du théâtre en tant que lieu de l'expression d'une identité plurielle est traitée dans la troisième partie. Carmen Andrei focalise son attention sur deux figures majeures : Maurice Maeterlinck et Michel de Ghelderode. Le premier, couronné par le prix Nobel de littérature en 1911, a porté le symbolisme belge à une reconnaissance internationale. En rupture avec l'esthétique dramatique traditionnelle, Maeterlinck a inauguré ce qu'on appelle le *théâtre de situation* ou le *théâtre de l'âme*. Ce théâtre se caractérise par l'abandon de l'intrigue au profit d'un drame statique, centré sur des situations ordinaires – il s'agit de donner « à réfléchir plus profondément sur le simple fait

quotidien de vivre, fait pourvu d'une immanence tragique, et de laisser dialoguer l'âme avec sa destinée. » (p. 91).

Michel de Ghelderode, quant à lui, est présenté en tant que « révolutionnaire de la poétique dramaturgique ». Carmen Andrei interprète son malaise identitaire à travers la tension entre un imaginaire foncièrement belge et l'usage du français comme langue d'expression. Ce tiraillement se manifeste dans l'invention d'une langue personnelle, marquée par des belgicisms et des flandricisms, ainsi que dans le choix d'un pseudonyme, perçu comme le signe d'une quête identitaire et d'une hérédité non assumée (p. 99). La dramaturgie de Ghelderode se distingue par ses contenus esthétiques singuliers : goût de mystification, provocation, cruauté, hallucination, parodie grinçante, et par une fusion du charnel et de la métaphysique.

La quatrième partie du volume s'intéresse à la poésie, un autre espace de cristallisation des tensions identitaires et esthétiques. Achille Chavée, le chef de file des surréalistes en Belgique, développe une poétique fondée sur un humour grinçant oscillant entre parodie et autodérision. Cet humour, particulièrement présent dans ses aphorismes, fonctionne comme un outil de subversion : il bouleverse le langage, remet en cause les visions rigides du monde et provoque un rire libérateur. Dans la même veine, mais dans une tonalité plus introspective, Carmen Andrei consacre une analyse à François Jacqmin pour qui l'écriture s'impose comme une affirmation paradoxale de l'échec : écrire, pour lui, c'est avant tout reconnaître les limites du langage. Le poète devient, selon ses propres mots, un simple « passeur de mots », d'où son rejet du style au profit d'une forme épurée.

La cinquième partie du volume explore la diversité des voix narratives de la modernité littéraire belge à travers le portrait de cinq romanciers. Le premier, André Baillon, avec *En sabots*, illustre une poétique de la modernité axée sur le fragment et le détail sensoriel. Carmen Andrei met en avant son *style substantif*, centré sur des noms plutôt que des verbes, et une écriture épurée composée de dialogues elliptiques, portraits et mini-récits qui fragmentent volontairement le récit.

Un survol de la littérature belge du XX^e siècle ne saurait faire l'impasse sur Georges Simenon, figure emblématique du polar policier. Carmen Andrei en propose un portrait nuancé en insistant sur sa position paradoxale : marginal dans le champ littéraire, Simenon finit néanmoins par être institutionnalisé. L'image que trace l'autrice est celle d'un Simenon à la fois narcissique et virtuose, dont les traits se reflètent dans son personnage de Maigret.

L'influence de la psychanalyse constitue un fil conducteur dans l'œuvre de Nicole Malinconi et Jacqueline Harpman. Carmen Andrei met en lumière comment cette approche permet à ces romancières de sonder les mécanismes de la solitude, de l'exil intérieur ou encore de ce qu'elle appelle la « déconfiture identitaire ».

Enfin, le chapitre sur Paul Emond, nourri de l'expérience de traductrice en roumain de ses œuvres, met en valeur la richesse stylistique et l'érudition de cet écrivain. À travers l'analyse de romans tels que *La danse du fumiste*, *Plein de vue* ou *Tête à tête*, l'autrice souligne l'importance des digressions, des jeux de mots, des références intertextuelles et de l'humour dans une prose qui déconstruit les cadres narratifs classiques. L'écriture d'Emond se distingue par son imaginaire débridé, sa créativité lexicale et sa volonté

constante de détourner les modèles établis, autant d'éléments qui mettent à l'épreuve le traducteur tout en offrant au lecteur un plaisir renouvelé.

La dernière partie aborde la poétique de deux grandes villes, Bruges et Bruxelles, sources de mythes et de mystifications. L'analyse s'inscrit à la fois dans une approche géocritique, génératrice des mondes imaginaires, et dans une lecture d'esthétique spirituelle. Carmen Andrei examine le lien entre destin individuel et atmosphère urbaine, notamment dans *Bruges-la-Morte* et *Le Carillonneur* de Georges Rodenbach où Bruges devient un véritable personnage. La ville domine le destin des protagonistes et incarne une rêverie symboliste étroitement liée à l'amour et à la mort. La ville de Bruxelles est étudiée à travers les regards d'écrivains étrangers du XIX^e siècle – Lord Byron, Walter Scott, Théo Hannon, Victor Hugo ou Rimbaud – qui y projettent admiration, curiosité ou ironie. Plusieurs auteurs belges de XIX^e et XX^e siècles, dont Camille Lemonnier dans *La vie belge* ou Pierre Mertens dans *Les éblouissements*, s'attachent également à en restituer les multiples images. La ville se transforme alors en espace d'imaginaire, de mémoire et de projection littéraire.

Le volume *Réflexions sur l'identité, la culture et la littérature belges* se distingue par la pertinence de son approche critique et la richesse de ses analyses. Carmen Andrei, en « véritable lectrice amoureuse du verbe littéraire », y propose une lecture sensible et rigoureuse d'œuvres clé de la littérature belge. En mobilisant des approches thématiques et esthétiques, elle parvient à dégager les lignes de force d'un corpus riche, mais encore peu étudié. Ce travail, à la fois érudit et accessible, s'adresse autant aux chercheurs qu'aux lecteurs curieux de découvrir ou de mieux comprendre cette littérature singulière.

Emanuela MUNTEAN 

Université Babeş-Bolyai

Cluj-Napoca, Roumanie

emanuela.mocan@ubbcluj.ro